



JAZZ

MCGREGOR SANS LAISSER D'ADRESSE

le premier
icaïn blanc à
ué avec des
ns noirs.
ontrairement
lou blanc», il
pas bâti sa
là-dessus.
flûtiste,
iteur,
cGregor,
e q
é la notion de
l, est mort
d'un cancer
non.
13 ans.

Faire une coupure avec l'Afrique m'est difficile. C'est-ma vie, je suis né là-bas. Je ne suis pas membre d'une tribu noire, par conséquent ça implique que l'on trouve des éléments européens dans mon background ou mes antécédents. Mon problème est de parvenir à un compromis satisfaisant. Ça m'oblige à me considérer un peu comme une espèce de schizophrène. D'un côté, je crois que je comprends bien les gens musicalement, d'une manière basique, et que je suis un bon catalyseur d'énergies. De l'autre, je me souviens d'une époque où j'aurais souhaité devenir un compositeur sériel de l'école de Vienne.

Schizophrène, Chris McGregor

l'était assurément. Presque naturellement. Né à Somerset West, le soir de Noël 1936, fils d'un enseignant en poste dans une mission de l'Eglise d'Ecosse du Pondoland (dans la province du Transkei, en Afrique du Sud), il découvre la musique via le piano maternel, sur lequel il commence à tapoter (free) dès l'âge de cinq ans, mais aussi à travers les rythmes ancestraux complexes auxquels sacrifient régulièrement les familles xhosa, au milieu desquelles il passe l'essentiel de son enfance. A dix ans, coup de foudre. Il entend Duke Ellington à la radio: « Quand on a goûté ça, on ne peut pas oublier. Pour moi l'avenir était clair: big band for ever. » Résultat: collégien au Cap, il prend la fâcheuse

habitude (c'est le milieu des années cinquante) de jouer régulièrement avec des musiciens noirs. En grand orchestre, bien entendu. Grincement des autorités. Têtu, McGregor s'obstine.

En 1962, il forme les Blue Notes, avec Mongezi Feza à la trompette, Dudu Pukwana à l'alto, Nikele Moyake au ténor, Johnny Dyani à la contrebasse, et Louis Moholo à la batterie. Pendant deux ans, le premier sextette multiracial d'Afrique du Sud va se heurter à des tracasseries incessantes. Summum: McGregor, seul Blanc de l'orchestre, se voit obligé de jouer derrière un rideau le dissimulant à la vue du public. C'en est trop. En 1964, il se décide à émigrer en direction de l'Europe, dont on prétend un peu partout qu'elle personnalise le « paradis des jazzmen ».

C'est ainsi que, l'été de la même année, le public d'Antibes découvre cette drôle de formation engoncée

dans des costumes étriqués, option bermuda king size, et équipée d'instruments cabossés et rafistolés. Le choc: « Leur musique est non seulement originale mais sincère, et sentie plus parfois que leurs modèles. Cela peut s'expliquer par leur isolement, non du concert du jazz, qui passe encore sur disque, mais de son "milieu", de sa conscience et de sa profession. Car les Blue Notes sont venus clandestinement d'Afrique du Sud... Non, ne disons pas trop que c'est parce que cette Afrique-là est sudiste qu'elle a bien, malgré elle, un jazz merveilleux... » écrira, au lendemain du concert, dans la revue Jazz Magazine, Jean-Louis Comolli, futur coauteur de *Free Jazz* et *Black Power*.

Au moment précis où, en réaction au flop monumental des expériences du Third Stream, l'africanisme (qui fait en l'occurrence office de retour aux sources) se révèle souverain au sein de la fraction « avancée » du monde jazz

zistique (alors autrement actif qu'aujourd'hui), les rythmes colorés et le son de cuivres si particulier des six musiciens sud-africains (sans oublier leur statut d'exilés politiques) provoquent un enthousiasme indescriptible.

Probablement pas étranger à la décision du sextette de demeurer en Europe. McGregor, après un bref séjour en Suisse, choisit de se fixer en Grande-Bretagne: « *Quand j'ai débarqué à Londres, je n'en croyais pas mes yeux. J'ai cru tomber dans une ville de barbares. Avec ma tête pas trop normale, je me suis retrouvé immédiatement dans le circuit "avant-gardiste". Celui par lequel tout commence. A cette époque-là, en 1965, la mode consistait à bousiller les pianos. Le record a été atteint par un type qui a balancé le sien du sixième étage, pendant qu'un comparse filmait toute l'opération. Ça m'a donné des cauchemars épouvantables, parce que j'étais sans un rond, à la recherche d'un instrument pour pouvoir travailler, et je me trouvais en concurrence avec des types qui passaient leur temps à démolir le leur à coups de hache ou de marteau.* »

Fin 1960, la scène jazz londonienne est en pleine ébullition. De nouveaux noms font leur apparition: Evan Parker, David Holland, Derek Bailey, John Stevens, Lol Coxhill: « *La première fois que je l'ai entendu, il faisait la manche dans la rue. Je me rappelle qu'il jouait Stardust au soprano. J'aurais bien aimé l'engager sur le champ, mais j'avais peur de ne pas être assez bon pour lui.* » Pourtant, McGregor s'entend plutôt bien avec tous ces iconoclastes britanniques. Et, tandis que Johnny Dyani et Louis Moholo s'envolent vers les Etats-Unis en compagnie de Steve Lacy, il commence à se produire régulièrement avec Pukwana, Feza, le contrebassiste Harry Miller et John Stevens. Avec une même idée fixe: fonder un big band: « *Ça a toujours été une passion. Il y a tout dans un grand orchestre: le côté traditionnel du jazz, le côté spirituel qui découle de la réunion de tous les musiciens, le choc des énergies...* »

Sa chance, il va l'obtenir en décrochant une bourse de l'Art Council of Great Britain. Quatre cents livres. A une condition: ne les utiliser que pour composer, voire payer quelques répé-

titions, mais surtout pas pour organiser des concerts. McGregor tourne la difficulté en considérant qu'il investit l'argent qu'il a touché pour ses compositions. Le Brotherhood of Breath est né. Pari: entrer dans le marché « pop » afin d'en finir avec les clichés qui prétendent que le jazz ne se vend pas, et que le rock n'est que médiocrité. L'orchestre commence par enregistrer pour Neon, une sous-marque RCA, qui a notamment signé le groupe Fairweather. Après quoi, McGregor décide de s'inscrire à ces concerts du dimanche après-midi organisés, au Roundhouse, à l'intention des professionnels du showbiz. Et par une belle matinée printanière, Dudu Pukwana en tête, le Brotherhood of Breath envahit le temple du rock: « *A l'époque, la mode était à la musique un peu contemplative. Quand on est arrivés, tout le monde roupillait dans la salle. On a commencé à jouer en coulisses, et on s'est jetés sur la scène comme des fous. A la troisième mesure, ils étaient tous debout sur leur siège. Un triomphe, qui, paradoxalement, allait nous fermer toutes les portes. Nous avons compris plus tard que le tout-showbiz s'était ligué contre nous. Pour les petits promoteurs qui venaient de signer laborieusement deux ou trois groupes gentillets et d'investir quelques capitaux, ça changeait trop de choses.* »

Mais le bouche-à-oreille a rempli son office. Grâce notamment à Alexis Korner, l'ami de Miles et de Mingus, l'homme qui a lancé les Rolling Stones, Cream et Led Zeppelin, et qui va brancher le Sud-Africain sur une musique de film: *Kongi's Harvest*, réalisé par Ossie Davis, d'après Wole Soyinka: « *Le mixage se faisait dans un studio à Soho spécialisé dans les musiques de films. Et les copies sur acétate coûtaient très cher en travail horaire. Mon manager, qui connaissait tout le monde dans ce milieu, a alors appelé un ami qui travaillait dans un studio loué par les Rolling Stones. Comme ceux-ci n'avaient pas commencé, nous sommes allés travailler là-bas. J'étais en train de copier le plus long morceau de la bande, quand Charlie*

Watts est entré. Il m'a demandé qui jouait, et le plus drôle c'est qu'il connaissait tout le monde. Il est resté jusqu'à la fin pour écouter et j'étais dans mes petits souliers: pourvu qu'il ne se rende pas compte que c'est lui qui

est en train de payer tout ça! En fait, je crois qu'il en était parfaitement conscient, mais qu'il s'en foutait royalement. »

Regroupant des musiciens sud-africains (Pukwana, Feza, Moholo), anglais (Evan Parker, Gary Windo, Harry Beckett), autrichiens (Radu Malfatti), le Brotherhood of Breath devient alors la coqueluche des festivals européens, enregistrant quatre albums sur le label Ogun, et renouvelant totalement les cadres rouillés du grand orchestre traditionnel. Bref: « *Une formidable et joyeuse insulte au sérieux des machines à swing et la preuve par dix qu'un grand orchestre peut être autre chose que la désolante addition arrangement + background + solo.* » dit Philippe Carles, in *Jazz Magazine* n° 211.

En 1974, McGregor, son épouse Maxine et toute la petite famille décident de retaper une ferme du Lot-et-Garonne, entre Monbahus et Monclar-d'Agenais. A deux kilomètres de Saint-Pierre-de-Caubel. Avec sa dégaîne de deuxième ligne Springbok, sa barbe de père Noël et ses cheveux à la ceinture, le pianiste ne passe pas inaperçu des indigènes péquouzes qui ne tardent guère à le surnommer (affectueusement): « le grand artiste barbu et hirsute ». Malheureusement, le « grand artiste » va désormais se consacrer plus aux travaux de ferme qu'à la composition musicale. La mort de son vieux compagnon Mongezi Feza (1975) et la raréfaction des engagements ont en effet contraint le pianiste à dissoudre sa Confrérie du Souffle. Il se produit alors épisodiquement en solo (deux albums chez Musica), ou, encore plus rarement, avec le Blue Notes Quartet (Pukwana, Miller, Moholo), notamment à la Fête de l'Huma 1978, où il se fait couper la sono par les camarades mélomanes.

Trois ans plus tard, une commande du Festival d'Angoulême le pousse à reconstituer un Brotherhood nouvelle manière (avec plusieurs solistes français, dont François Jeanneau, Louis Sclavis, Didier Levallet...), qui, dépourvu de cette espèce de folie natu-

relle qui caractérisait la formation précédente, n'obtiendra pas le succès escompté. Retour à la ferme. Avec, de temps à autre, quelques voyages éclairs à Londres, où McGregor travaille ponctuellement en solo, ou en trio, avec le contrebassiste Ernst Mothle et le batteur Gilbert Matthews.

Début 88, troisième mouture du Brotherhood of Breath (un album, *Country Cooking*, sur Virgin Records). A l'exception du trompettiste Harry Beckett, tout le personnel a été remanié. Pourtant subsiste encore l'extraordinaire énergie pseudo-bordélique qui définissait le groupe initial: « *Notre truc, c'est un peu de faire semblant. Contrairement aux apparences, c'est autrement plus difficile et organisé que les big bands classiques. J'aime bien entretenir l'équivoque entre: Qu'est-ce qui est improvisé? Qu'est-ce qui est écrit?* »

McGregor était de nouveau dans le circuit. Cette année, le Brotherhood of Breath faisait l'affiche des festivals d'Angoulême et d'Amiens, et devait également se produire dimanche au New Morning. Sans son pianiste et leader. Celui-ci est décédé des suites d'un cancer du poumon, dans une clinique d'Agen. Samedi. Une bien mauvaise journée pour le Lot-et-Garonne.

Serge LOUPIEN

Niched